

Le chiffre rêvé

Manon Courbin



3e prix du concours 2018/2019
d'écriture de la nouvelle fantastique (adultes)

Le chiffre rêvé

Je ne savais pas quelle heure il était. C'était la nuit. Je ne savais pas où je me trouvais. C'était une longue allée sombre. Une allée bordée d'arbres qui étiraient leurs branches colériques dans le noir du ciel. Mes pas me portaient vers un lieu que je ne connaissais pas.

Une vaste demeure se rapprochait de moi, s'élevant en un vertige de pierres et de glaces dans la nuit. Je me trouvai à ses pieds, timide comme devant une idole à qui l'on n'ose demander le nom. C'étaient des fenêtres si hautes qu'elles se diluaient dans l'infini, leur ossature de verre se mêlant au vide du ciel en une union contre-nature.

La porte, tout de fer ciselée, s'encastrait dans la pierre, et les motifs de fer se mêlaient aux motifs jumeaux de la pierre. Une entaille fondue dans le corps du bâtiment ; un Cerbère infranchissable plus qu'une voie d'accès. Au-dessus du fronton de marbre s'engraissait un système stellaire qui m'était étranger. Les constellations se succédaient dans ce ciel pierreux, émouvant de leur danse astrale la rigidité du bloc. Dans la porte, nulle clef. Elle s'ouvrit, simplement, en un soupir.

Je n'attendais pas cela. Au lieu d'un hall, ou du corridor traditionnel, ou de quoi que ce soit qui pouvait annoncer l'intérieur d'un bâtiment, avec ses salles et ses plafonds et ses murs, une autre allée se prolongeait à travers l'huis. La même allée, mais miniature, se dressait devant moi, hérissée d'arbrisseaux aux branches frêles. Une maquette naturelle ou domestique. L'allée rejoignait finalement un grand bâtiment, selon une perspective perverse qui l'envolait vers les nues.

Je traversai cette seconde allée, laissant mes craintes s'agripper aux branches et s'y déchirer en lambeaux. Une lourde porte, massive, de bois cette fois, m'apparut. Enfin, un hall invitait au salon, aux dimensions majestueuses, un horizon altier s'étirant à perte d'yeux. Au plafond, un lustre aux pampilles empoussiérées étouffait des faisceaux de lumière qui s'en allaient mourir sur les murs. Des murs démesurés eux aussi, qui perdaient le regard à tenter d'emprisonner le ciel. Le salon était vaste et vide : aucun meuble, rideau, bibelot, n'avait résisté aux razzias des visiteurs nocturnes qui s'approprient le monde dès la lune tombée. Seule une cheminée de marbre, témoin de temps plus glorieux, regrettait feux ses joyeux brasiers. En face, un escalier à double voie surplombait la salle. Deux sentiers inconnus pour mener à l'étage supérieur. Par superstition, je choisis la droite.

Un long corridor aveugle s'étirait vers une unique pièce, tout au fond. Une chambre, encore meublée -à croire que la lune n'avait pas échauffé le cœur des visiteurs jusqu'ici.

Seul le temps avait sévi : des baldaquins au cramoisi fané et déchiré laissaient entrevoir une courtépointe malade. Le mur d'en face était entièrement de verre, une simple surface de fenêtre

s'ouvrant sur le monde. Mais rien d'autre que de très banal : une coiffeuse, surplombée d'un miroir sans âge, le fauteuil d'un ancêtre qui grinçait et un vase de nuit. Et un secrétaire aussi, à la lueur d'une bougie déjà allumée.

Sur le secrétaire, un carnet, un simple carnet de cuir relié et parsemé de ces taches qui habitent les mains des vieillards. Son vélin gondolait sous le poids des paperolles et des années. Je regardais un moment par la fenêtre pour détourner la morsure de la curiosité. Puis je m'emparais du carnet, et le parcourus avidement.

C'est alors que tout éclata. C'est alors que la lune et le soleil ne firent plus qu'un, que tous les océans reflurent vers les cieux qu'ils lavèrent d'une même étreinte, que les astres implosèrent sous le poids de leur propre lumière et abolirent la nuit. C'est alors que le vent soupira une harmonie divine sur les terres et que les terres lui répondirent en un souffle joyeux. C'est alors que le feu dévora les plaines, et les monts enneigés, et dévora ensuite ses propres cendres pour renaître plus vif encore, et illuminer de ses flammes le grand ailleurs qu'il restait du monde ressuscité. C'est alors que je compris. Ces mots recelaient le chiffre secret, la clef de la grande énigme, que tous croyaient trop haute, trop étincelante, ou trop pure pour être révélée. Chacune des paperolles rajoutées *post scriptum*, comme avec compulsion, prenait sens dans cette mosaïque de révélations finales, qui de loin, à quelques mètres d'intellection, offrait la réponse. Je ne lisais plus, j'absorbais cet arceau de lumière qui se consumait en moi. C'était ma fièvre même qui tournait les pages, les avalait, les dévalait toute curiosité bue. Elle s'imposait peu à peu, cette lumière qui façonne plus qu'elle n'éclaire, et le monde s'en trouvait reforge en profondeur. Une construction parfaite, réfléchie et sensée avait remplacé ce casse-tête infini, cet amas de ferraille en circonvolution dont on ne distinguait ni début ni fin. La construction devenait nettement intelligible, rendait caducs les mythes, les épopées et les dieux. Le monde prenait sens, et avec lui la vie toute entière qu'il suffisait à justifier, et la mort, son revers noir le plus éclatant, le contrepoids de plume ajustant cet équilibre qui se fondait au temps pour soutenir l'architecture universelle. Tout prenait sens. Le sens enfin prenait sens.

Je revins à moi comme on traverse les limbes, la tête retournée et le souffle éraillé, la vue toute éblouie d'une conscience trop pure d'elle-même. Secrétaire et baldaquins avaient disparu. Il ne restait plus que ma chambre, mon lit, mes rêves et moi.

Un mouvement de frénésie, et je sautais hors du lit vers mon bureau pour retranscrire les parcelles qui restaient du chiffre secret, le chiffre rêvé qui m'était apparu en songe. Mais la feuille demeurait blanche devant moi, m'écœurant de sa virginité, de sa lividité perverse. Elle restait impuissante à faire ressurgir les mots sacrés qui avaient désenchâssé le mystère de son éternelle nuit. Il m'était apparu en rêve, pourtant je ne l'avais pas rêvé. Les sillons qu'il avait tracés dans mon esprit, qui m'habitaient encore, en étaient bien la preuve. Et le vide qu'il laissait maintenant en moi était peut-

être un alibi, mais non une absence. Je repris la plume mais toutes les tentatives furent vaines, et la journée s'écoula dans cette impuissance monstrueuse. La résignation finit par me pousser au lit et je m'endormis d'un sommeil vide et blanc comme une feuille vierge.

Je ne sais plus exactement combien de jours glissèrent sur ces vaines tentatives. Au moins assez pour que j'abandonne. J'ignorais où poursuivre mes recherches, quelles contrées réelles ou imaginaires explorer.

C'était une journée de pluie et de brouillard. Toute l'eau déversée par le ciel avait lavé mes derniers espoirs de retrouver la moindre bribe du mystère rêvé. Mais la nuit de ce même jour aux couleurs sépulcrales, l'ancienne demeure visita de nouveau mes songes. Mon sommeil y avait enfin guidé mes pas. De nouveau, je parcourrai cette allée inconnue et si ardemment recherchée. Enfin, les gravures stellaires se redressaient devant moi, de leur superbe astrale et dans toute l'étrangeté de leur signification. Le tout se redéployait. De nouveau l'allée jumelle à la première, ses minuscules arbres irascibles, puis la lourde porte en bois. Je saisis la poignée, la poussai délicatement, et l'ouvris sur mon réveil. Indigné d'un tel échec, je me demandais quel dieu nocturne, et particulièrement malveillant, pouvait ainsi se jouer de moi. Et ma frustration me renvoyait sans cesse au Livre, au Livre magique, au Livre des Livres, et à la lumière éclatante qu'il renfermait.

Je me résignais déjà, prêt à me languir de cet univers onirique pour une durée indéfinie. Je n'y pensais plus. La nuit suivante, la demeure m'apparut de nouveau. La grande allée, et l'allée qu'elle réfléchissait par delà la porte. Et cette fois, le grand salon aux proportions si extravagantes ressurgit également. Et le grand escalier, qui s'évanouit aussitôt que je posai le pied sur la première marche, me faisant trébucher directement du monde des rêves dans mon lit. Cette nuit encore fut un échec, le rêve m'infligeait un nouveau revers. Mais je parvins à me consoler : non seulement j'étais allé plus loin que la dernière fois, mais j'avais également saisi que mon rêve n'apparaissait que lorsque j'y renonçais parfaitement. Lorsque j'y pensais de plein jour, je n'avais aucune chance de le voir se profiler la nuit. Comme l'onde fluide, la femme indocile ou l'esquisse d'un chef d'œuvre, il s'avérait absolument réfractaire aux efforts entrepris pour le retenir au creux de la main ou de la conscience. Les nuits suivantes confirmèrent ce constat. Tout juste une vague allée vaporeuse s'ébauchait devant moi, se métamorphosant insidieusement en un restaurant trop peuplé, en ma chambre d'enfance, ou en un igloo givré, m'entraînant malgré moi vers d'autres rêves. Ce principe premier qui commande au sommeil -et la plus grande des provocations pour les insomniaques- la nécessité de se détourner du sommeil pour espérer l'embrasser, présidait aussi à mon rêve qui en était l'émanation immédiate. Que ce rêve, comme le Livre, soit le rêve de tous les rêves, la matière première, orée de tout songe, ou qu'il reproduise simplement à son échelle la logique élémentaire du mécanisme nocturne, je l'ignorais. Mais cette connaissance nouvelle me redonnait l'avantage.

Ce matin-là, je sortis du lit aussi victorieux qu'une Walkyrie, sérieusement résolu à passer toute la journée à ne pas penser à mon rêve. Tant et si bien résolu, que j'essayai un nouvel échec nyctéméral. Non seulement, je fus hanté à chaque heure du jour par toutes les portes, arbres et escaliers qui se présentaient à ma vue ; et si, cette nuit là, je trouvais le sommeil aussi facilement qu'un poupon repu, ce ne fut que pour rêver d'une randonnée alpine en compagnie d'une vague grande tante qui portait le visage d'un de mes anciens professeurs de chimie. Sans m'avouer vaincu, je raccommodais ma stratégie dès le réveil. Puisqu'il me fallait ne pas penser à ce rêve pour le faire advenir, et puisque toutes mes pensées me ramenaient à lui, je m'efforcerai de ne pas penser, absolument. Je passai plus d'une heure à régenter minutieusement mon emploi du temps de la journée pour empêcher à chaque instant mon esprit de faire la pensée buissonnière. Comme avec un enfant revêche ou un repris de justice aux intentions douteuses, je devins pour mon esprit un geôlier impitoyable. Mon outil fut la méthode. J'avais compris que je ne pouvais en aucun cas m'en remettre à ma simple volonté. J'organisai donc ma journée à la minute près, du moment où je reposerai ce stylo sur cette table, à celui où la lune viendrait me bercer dans mon lit. J'avais même trouvé un artifice pour ne pas fléchir une fois bordé, moment le plus propice à toutes les dérives de l'esprit : ressasser inlassablement, dix fois, cent fois, mille fois s'il le fallait, les différentes étapes de ma journée. J'espérais alors retrouver cette contrée oubliée, et le Livre secret et sa lumière devaient en être la récompense.

La nuit et son cortège d'étoiles arrivèrent plus rapidement que prévu. Les 21h26 inscrites sur l'horloge comme sur mon carnet marquèrent ma délivrance. A aucun moment de cette sainte journée je n'avais pensé à l'allée, à la demeure, au Livre et à sa révélation, aux petits arbres, et c'est avec un sentiment de victoire que je me mis au lit.

Le sommeil me saisit aussitôt, un sommeil blanc, immaculé, vide de tout rêve, qui se brisa en un sursaut de déception. Je n'avais rêvé de rien. Pas le moindre arbre, pas d'allée, ni d'escalier, pas plus de lustre. Le désert onirique le plus pur. Un sommeil de nouveau-né ou de vieillard. Je remis fortement en doute ma méthode, mais je n'eus pas la fantaisie ni la rigueur d'élaborer un nouveau protocole pour piéger mes pensées. J'assumai ma velléité et abdiquai. Mais je n'oubliais pas, et, souvent, mon esprit revenait errer en ces contrées chimériques.

Le temps reprit son cours et je m'y pliai humblement. Je me mis à voyager. Et chaque pays me ramenait, chacun à sa manière, à différents fragments du mirage qui s'effaçait doucement. Les chutes de Detian me ramenaient à ces intarissables cascades de petites feuilles vertes coulant d'arbres miniatures. Les moucharabiehs du palais de l'Alhambra renfermaient des chiffres sculptés qui m'étaient inconnus, échos de constellations lointaines et brillantes gravées dans la pierre. La lumière des nuits tombantes de Namibie rayonnait comme filtrée par des pampilles de poussière. Et

la galerie des glaces de Versailles, n'était qu'une longue allée, qu'une autre reflétait par delà dans la glace.

J'aimais. J'aimais différentes femmes. Une grande danseuse gracile, si grande que je comptais du bout des doigts ses petites vertèbres nues qui s'assemblaient les unes aux autres comme les marches d'un escalier sans fin, persuadé que, comme les félins ou la grande odalisque, elle en avait une de trop. Une femme dont j'ignorais le nom, au regard de plomb. Un regard sévère et hermétique, cadencé par le lourd verrou d'une grille en fer. Une autre femme qui, je crois, avait tué un homme, et dont les cheveux bruns diffusaient des reflets de bois de chêne.

Puis, il me sembla que, peu à peu, j'oubliais mon rêve. Il n'avait pas entièrement disparu, continuait à se manifester ici ou là, au détour d'une forêt ou d'une bouche. Mais je n'y pensais plus. Les images qui surgissaient parfois dans mes nuits n'étaient plus que transparentes ou mutilées. Un morceau d'allée sombre, et une autre allée si petite qu'elle devenait invisible, une porte au bois diaphane, un salon qui se diluait dans un horizon sans fin, deux ou trois pampilles de lustre, un lambeau d'escalier auquel il manquait des marches, une chambre sans murs, un livre clos. Ce n'était plus un rêve. A peine le rêve d'un rêve. Un rêve que les miroirs de la nuit auraient réfléchi à l'infini, un rêve démembré, dément. Asombre, porfer, abriniature, porchène, salustre, escouloir... Liv... La mort d'un rêve qui disparaissait dans la nuit.

Je ne sais exactement combien de temps s'enfuit avant que j'en eusse fini avec lui. Mais un après-midi qu'il faut bien qualifier d'ordinaire -un pot-pourri de travail, de visites de convenance, et de formalités administratives- ce qui ne devait être qu'un repos hâtif se transforma en profond sommeil.

Je ne sais où je me réveillai. Je ne distinguais qu'à grand peine une longue allée sombre qui s'enfonçait dans la nuit. La lune illustrait le reste du ciel. Une vaste demeure se dressa devant moi de toute sa majesté de pierre. Je poussai le créneau ciselé d'une porte de fer, qui m'ouvrit un univers entièrement inconnu. Une seconde allée, s'étendait étrangement à l'intérieur du bâtiment, au milieu des sentinelles d'arbrisseaux. Je me trouvai devant une autre porte, au chêne massif, et découvris un salon de mégalomane -ou c'était ce vieux lustre qui n'éclairait pas assez ? Un double escalier aux marches qui bifurquent menait à l'étage supérieur, où un long couloir se profilait, donnant sur une unique chambre, sans âge. Derrière des rideaux cramoisis par le temps, un secrétaire semblait attendre depuis des siècles. Et rien d'autre. Je levai les yeux vers les immenses fenêtres. Elles s'ouvraient comme des pages de verre sur un monde qui brillait d'une lumière plus éclatante et plus pure.